

permettraient l'amélioration de la condition de caissier et donc de son image. Finalement, l'auteur conclut que les Français devraient modifier leur rapport au travail et à l'emploi en cessant de s'attacher à la nature de leur contrat, en voulant obtenir à tout prix un contrat à durée indéterminée (CDI).

Cet ouvrage est agréable à lire du fait des descriptions nombreuses et précises qu'il présente. Ce qui permet au lecteur de s'immerger totalement dans ce monde. Les thèmes abordés sont pertinents et font ressortir les diverses dimensions attachées à la condition de caissier en hypermarché. Procéder par comparaison, que ce soit au niveau de l'hypermarché (caisses et rayons), de la hiérarchie (organisation et caissiers) ou de la nation (France et États-Unis) fait ressortir les caractéristiques et les différentes dimensions liées au métier de caissier. Cependant, l'auteur manque quelque peu de rigueur, que ce soit au niveau méthodologique ou théorique. Être plus systématique dans l'approche du terrain américain et dans l'explication des biais rencontrés aurait renforcé sa crédibilité envers les lecteurs avertis. De plus, aborder plus profondément certains thèmes tels que celui des interactions entre les différents acteurs aurait contribué à faire davantage ressentir au lecteur la précarité vécue au quotidien par ces employés, ainsi que la complexité des enjeux qui se cachent derrière la figure du caissier, de l'organisation et du fonctionnement de l'hypermarché. Car la précarité de ces travailleurs semble être due aux effets induits par les stratégies de l'organisation, qui sont en contradiction avec une éthique de service.

Olivia Elmaleh
Université de Genève
Département de Sociologie
UNI MAIL, 40 bd du Pont d'Arve
CH - 1211 Genève 4
elmaleh5@etu.unige.ch

Piette, Albert: L'acte d'exister, préface de Fabrice Clément, postface de Laurence Kaufmann. Marchienne-au-Pont: Socrate Éditions Promarex, 2009. 222 p.

L'ensemble de l'œuvre d'Albert Piette pourrait être défini comme une anthropologie du détail. *L'acte d'exister* semble clore un cycle initié par *Le mode mineur de la réalité* (1992) et poursuivi notamment dans *l'Être humain. Une question de détails* (2007). En effet, l'ouvrage constitue une boîte à outils épistémologiques, méthodologiques, pratiques et critiques de l'étude descriptive de « l'homme, un être vivant parmi d'autres, un détail comme tous ceux-ci, à l'échelle planétaire et évolutionnaire, mais un détail singulier capable de savoir ».

L'entreprise est complétée par une préface de Fabrice Clément et une postface de Laurence Kaufmann. Ces deux interventions, nous y reviendrons, ne se cantonnent pas à des commentaires polis, mais peuvent être comprises comme faisant partie de la démarche générale. Son but étant de favoriser et maintenir un regard décalé vers l'*homo sapiens* par un assortiment de principes méthodologiques et théoriques précisés au travers de neuf exercices que l'auteur propose aux lecteurs studieux.

Un « bon détail » nous avait déjà intrigué dans une annexe de *l'Être humain. Une question de détails* (2007): un programme d'usage ethnographique d'éléments particuliers au sein d'un ensemble, souvent considéré comme secondaires, intitulé « phénoménographie anthropologique »¹. La phénoménographie implique une unité d'observation: « la situation en tant que configuration spatio-temporelle circonscrite et animée par des êtres humains, entre eux, avec d'autres êtres et des objets » (p. 22). La posture est fondamentalement descriptive. Elle dirige son regard sur les activités anodines et contingentes, dans

1 Olivier Wathélet ne s'y était pas trompé lorsque, dès les premières présentations de la phénoménographie, il constatait dans ethnographiques.org: « C'est une véritable avancée dans l'ensemble de [l'] œuvre » de Piette.

l'action et leur enchaînement pour décortiquer et analyser ensuite des détails (gestuels ou états particuliers). Finalement, elle compose une observation-description des êtres en situation, les suivant dans le déroulement d'une journée et centrant l'attention sur des faits et gestes, des états d'esprit constitutifs de l'acte d'exister (p. 26).

Dans sa préface, F. Clément propose une mise en bouche sous l'angle des sciences cognitives. Sa synthèse fait saillir trois aspects de la réflexion de Piette: sa posture, sa méthode et les problèmes qu'elle suscite, particulièrement du côté de l'observateur. Il remarque que l'approche avancée par Piette est apparemment fort simple: «se concentrer sur le cours d'action et suivre de très près le mode d'exister d'un individu (humain ou non)» (p. 9). Le recueil des données du phénoménographe repose sur la prise de note des actes, paroles, attitudes et gestes les plus insignifiants, les détails de la vie des modes de présence.

Le traitement du matériel descriptif relève également d'une attention particulière pour l'observateur. Un petit crochet par Merleau-Ponty et Heidegger permet à l'auteur de soutenir sa posture, celle d'une anthropologie empirique qui veut observer l'acte d'exister. Ce chapitre, bref, est une ébauche sans autre prétention que celle de susciter questions et réflexions au phénoménographe dans son approche du terrain. Sans chercher de bonnes raisons qui pourraient motiver les gens, l'enquêteur fait apparaître ce que Livet a dénommé «une rationalité praticable». Il s'agit de *ces* gestes, *ces* actions ou *ces* «accidents»: des séquences d'action où la conscience réflexive est suspendue, où l'acteur ne pense pas vraiment à ce qu'il fait. L'observateur adoptera une nouvelle perspective, celle de suivre une même personne tout au long de la journée, dans ses diverses activités.

Piette propose ensuite de s'intéresser aux déchets, aux restes, aux détails sans importances que les sociologues délaissent en général dans leur œuvre typologique ou catégorielle, par des exercices à usage du phé-

noménographe. Il puise principalement dans une relecture d'analyses ethnographiques qu'il a publiées précédemment, auto-ethnographies, carnets de notes, ou comparaison avec l'animal. L'exercice n° 1 invite d'ailleurs l'observateur à sortir de l'espace circonscrit de l'événement, du lieu spécifique, etc., pour suivre une personne dans ses activités tout au long d'une journée. Une foule de détails surgiront, comme Piette l'a fait apparaître en suivant un curé à la trace pendant une semaine (cf. *La religion de près*, 1999). Se rassasier des miettes de idéaux types est une chose, mais l'entreprise n'est pas sans effets secondaires, à savoir l'adoption d'un nouveau cadre spatio-temporel.

À l'événement, l'auteur propose la journée; au lieu spécifique, Piette recommande le déplacement avec l'acteur. Une nouvelle focale certes, mais toujours circonscrites dans un espace proxémique et des repères chronologiques définis par des règles et des normes sans lien (explicite) avec le terrain. La mise en pratique de cette méthode s'avère au demeurant beaucoup plus complexe à réaliser. Conscient de cette difficulté, Piette suggère l'outil de la photographie et l'analyse de l'image.

Avec l'exercice n° 2, il démontre, au travers du rituel festif avec le personnage folklorique du Gille de Binche (cf. *Les jeux de la fête*, 1988), les bienfaits de l'examen minutieux d'images photographiques. La belle leçon de Piette sur la relecture de pratiques locales revêt, malgré le côté festif, un aspect extrêmement silencieux. Les bruits, les cris et tout simplement la musique accompagnant le rite sont quelque peu étouffés par la phénoménographie. La fête est bruyante, pourtant la phonographie, le fait d'enregistrer les détails auditifs ayant échappé à l'observateur, et la cinématique pour capter au moyen de caméscope fixe ou mobile les mouvements du cours de l'action ne font pas partie de la boîte à outils présentée dans cet ouvrage. Cependant, le déplacement constitue une donnée essentielle pour la focale phénoménographique.

Les quatre exercices suivants tiennent lieu de cœur méthodologique de l'ouvrage puisqu'ils proposent, chacun à leur manière, un angle d'attaque de ce que l'auteur dénomme « des moments d'être ». À partir de situations que Piette rencontre notamment après la mort de son père (*Le temps du deuil*, 2005), il avance une phénoménographie de la tranquillité et de la reposité. Il expose, à force de détails, de lectures de son carnet de notes, ces moments de désengagement, de présence, de repos de l'être, l'homme minimal. Un enchaînement de circonstances, jalonnées par des repères dans le déroulement des actions, qui ne demandent pas de prises de décisions de la part de l'acteur (p. 119-120). Ces « moments d'être » forment un aspect fondamental pour appréhender de manière beaucoup plus fine l'engagement religieux des humains. Piette observe, par exemple, que le prêtre n'est pas constamment engagé, pas plus que la présence divine découle d'un investissement particulier, mais au contraire, qu'elle se déploie de façon inégale par différents modes. Une partie de ses réflexions traite ensuite de l'analogie entre être divin et être collectif, le collectif jouant, selon l'auteur, le rôle de l'appui, ensemble de règles et de repères (p. 148). En prenant la métaphore du train pour décrire l'être collectif, Piette notera : « [d]ans ce cas, nous ne dirons donc pas pour autant que les voyageurs sont unis dans un quelconque collectif. Ce qui n'exclut pas que, dans certaines situations, en particulier émotionnelles certains individus fassent surgir ponctuellement, par leurs pensées et leurs sentiments, un être collectif (la France, la famille) alors perçu, ressenti, vécu par quelqu'un. L'être divin est invisible et représenté comme nous l'avons vu. L'être collectif, lui, est virtuel et stylisé, donc fragmenté ou dispersé en situation, et pas toujours reconnaissable comme tel » (p. 148). Une distinction que L. Kaufmann conteste dans sa postface intelligente. Pour elle, « Dieu n'existe que parce qu'il repose sur un collectif implicite qui s'en fait le répondant et le garant [...] ». D'autre part, le postulat selon lequel l'être collectif, contrairement aux êtres divins,

n'est présent que par l'intermédiaire plus ou moins tenu des personnes ou des objets qui les lient, certes, mais aussi les *séparent* des êtres humains n'est pas toujours valable » (pp. 195-196). De plus, la politique de l'*homo minimalis* a un coût, selon Kaufmann : la faiblesse du rapport aux institutions et, spécialement, une économie de la docilité qui se paie au détriment de la révolte.

Les trois derniers exercices inaugurent un nouveau cycle dans la perspective ouverte par l'auteur (cf. *Anthropologie existentielle*, 2009), celle de la comparaison des modes de présence des humains et d'autres êtres. L'homme moderne a ceci de particulier que, contrairement au singe, ou même à l'homme de Neandertal, il a une représentation de l'être mort comme toujours vivant. La rupture de la mort n'est pas fin, mais continuation de l'existence dans une autre vie. Cette spécificité sapientiale permet l'acte du croire, l'énoncé de l'idée du mort comme être vivant. Ces affirmations religieuses découlant de l'acte de croire constituent un élément fondamental du mode mineur, la dynamique bipolaire présence-absence. « Si l'on suit Albert Piette, la croyance est un acte à géométrie variable qui exige compétence tout à fait spécifique à l'espèce humaine : celle du relâchement et de la distraction » constate L. Kaufmann (p. 190). Les moyens symboliques, comme l'activité langagière, permettent aux humains de s'affranchir de l'immédiateté ou de sélectionner parmi un éventail de possibles. La phénoménographie « équitable » du chien par Marion Vicart offre l'accessibilité aux observations de l'animal qui est en permanence aux aguets pour saisir les diverses informations provenant de son environnement, parce qu'il est incapable de hiérarchiser ou de trier en adéquation aux variations des *inputs*.

La méthode présentée par Piette est originale, puisque c'est le détail, le singulier qui fait autorité. Il reprend à son compte Stephen J. Gould, lorsque celui-ci relève, dans *L'éventail du vivant* (1997), que « la tendance centrale est une abstraction, tandis que les variations sont la réalité » (p. 53). Ces variations sont, chez Piette, des déplacements,

des écarts ou des suppléments humains. Effectivement pour comprendre ce surplus de l'homme, l'auteur encourage le phénoménographe à comparer les actions humaines au comportement animal, notamment le chien, comme l'a réalisé M. Vicart (p. 151 ss). Une voie ouverte qu'il semble poursuivre dans ses travaux les plus récents.

La démarche, on l'aura compris, est aux antipodes d'une logique socio-culturaliste qui tend à établir des collectivités similaires ou des particularismes distinctifs. Cet ouvrage marque la volonté de Piette d'offrir au lecteur une approche détaillée. À partir de méthodes d'observations et de description en passant par le décalage vis-à-vis des perspectives classiques en sociologie, l'auteur aboutit à une perspective anthropologique se plongeant dans le miroir de l'évolution.

Incontestablement, l'ouvrage de Piette ouvre des perspectives nouvelles, au-delà de l'ethnographie des phénomènes religieux, vers une anthropologie de l'homme au repos et manifestement désengagé. L'approche proposée, en relevant la mobilité des énoncés individuels sur le croire, la démonstration de l'acte de croire sur le mode mineur, permet un véritable travail empirique (en particulier pour la sociologie de la religion) sur les présences, co-présences, absences, qui, dans l'émiettement du quotidien, en constituent les éléments cognitifs essentiels. Par contre, à notre étonnement, l'émotion est quasi inexistante du propos! La focale de l'auteur sur l'observation et l'écriture nous laisse encore quelque peu dubitatif face aux nouvelles technologies au service de l'enquête comme le son et la vidéo. De plus, la conception esthétisante de l'être humain par la phénoménographie ne permet pas notamment une prise en compte (satisfaisante) des catégories et normes sociales. On le constate, l'entreprise phénoménographique révèle ici une limite méthodologique intrinsèque, celle de la graphie.

Pour terminer, nous dirons avec F. Clément et L. Kaufmann, que ces remarques sont loin de remettre en question la démarche de l'auteur, une démarche qui fourmille

d'idées intéressantes, de pistes d'analyse et d'observations subtiles. Un livre-outil qui ne demande qu'à être éprouvé par l'usage.

Christophe Monnot

ORS, Observatoire des religions en Suisse

Université de Lausanne

Bâtiment Vidy

CH - 1015 Lausanne

Christophe.Monnot@unil.ch

Cicchini, Marco et Michel Porret (éds.):
Les sphères du pénal avec Michel
Foucault: Histoire et sociologie du droit
de punir. Lausanne: Antipodes, 2007.
303 p.

Michel Foucault est représentatif de cette classe de penseurs que l'on peine à « discipliner » ou, pour le dire autrement, dont on peut difficilement enfermer l'œuvre au sein du seul espace d'une catégorie professionnelle légitimée au sein de l'univers académique institué. Foucault ne laisse pas non plus indifférents ces scientifiques « disciplinés » que sont les sociologues et les historiens. Il provoque chez nombre d'entre eux un sentiment d'inquiétante étrangeté. Cela est probablement dû au fait qu'ils reconnaissent chez lui des questionnements semblables aux leurs. Peut-être la différence foucauldienne leur apparaît-elle plus rassurante encore, avec ses méthodes particulières, ce style d'écriture si étrange et baroque? Les réceptions sociologique et historique « disciplinées » de Foucault, dont l'œuvre elle-même porte la marque de plusieurs « tournants et retournements », sans oublier les changements de terminologie et un certain vacillement entre la vocation « tour à tour journalistique et philosophique » (pour reprendre le mot de J. Revel), a été fortement conditionnée par des évolutions disciplinaires internes de la sociologie et de l'histoire.

Du côté de la sociologie, les modifications des définitions intra-disciplinaires ont failli évacuer la pensée foucauldienne lors